

SIDI LARBI CHERKAOUI / EASTMAN

Ne parlez pas de métissage à **Sidi Larbi Cherkaoui**. Si le mot est régulièrement employé pour décrire son travail, il vous objectera que ce concept implique en creux l'existence de choses pures. Or, pour le chorégraphe belge et marocain, tout est déjà mélangé par nature. C'est sans doute pourquoi il confronte et intègre, sans tabou et avec une contagieuse jubilation, les corps, les cultures, les mythes et les origines. Au sein des ballets C de la B, puis au Toneelhuis d'Anvers dont il a été artiste associé, et maintenant avec sa propre compagnie, Sidi Larbi Cherkaoui a toujours fait preuve d'une liberté assumée. Musique populaire et chants sacrés, danse contemporaine et arts traditionnels du monde entier se croisent dans ses pièces, composant un univers baroque, généreux, toujours empreint des questionnements qui agitent notre société. Il est l'artisan d'une danse physique et théâtrale, qu'il met au service d'une recherche sur le spirituel et l'altérité. Afin d'enrichir sans cesse son imaginaire, il invite sur le plateau des artistes de toutes les disciplines et de tous les horizons : les danseuses flamenca et indienne Maria Pagés et Shantala Shivalingappa, les moines shaolin, les chorégraphes Akram Khan et Damien Jalet, le sculpteur Antony Gormley ainsi que de nombreux musiciens. Une nouvelle compagnie, Eastman, lui permet depuis 2010 de multiplier ces collaborations et de produire ses créations. Pourquoi ce nom, qui signifie « homme de l'Est » ? Il s'agit tout simplement de la traduction, en anglais, de son nom de famille. Au Festival d'Avignon, il a dansé dans un solo chorégraphié avec Wim Vandekeybus, *It*, en 2002, et présenté *Tempus Fugit* en 2004 et *Sutra* en 2008.

Plus d'informations : www.east-man.be

Entretien avec Sidi Larbi Cherkaoui

Dans votre précédent spectacle, *Play*, la danseuse Shantala Shivalingappa et vous-même interprétiez une partition sur le thème du jeu. Votre nouvelle création, *Puz/zle*, dont le titre renvoie au même univers, a-t-il germé dans ce travail ?

Sidi Larbi Cherkaoui : En effet, pour *Play*, Shantala et moi avions idée de travailler sur l'intelligence nécessaire pour mettre toutes les pièces d'un ensemble en ordre. Il s'agissait donc déjà d'une amorce de réflexion sur le puzzle. Mais nous sommes finalement partis dans une autre direction, où la notion de jeu était centrale, dans toutes ses déclinaisons possibles. J'ai le sentiment que *Puz/zle* est aussi, et peut-être davantage encore, relié à *Babel*, pièce que j'ai créée en 2010 avec Damien Jalet. Ce spectacle avait pour inspiration le récit de la tour de Babel, qui raconte comment Dieu punit les hommes de leur orgueil en multipliant les langues, séparant et éparpillant ainsi le monde. Partant de là, la pièce *Babel* était traversée par de multiples questions qui m'obsèdent. Comment peut-on remettre toutes les pièces du puzzle ensemble ? Quel est le rapport et quelles sont les relations possibles entre toutes ces diversités ? Pourquoi, lorsque l'on place une pièce à un endroit, cela ne fonctionne-t-il pas alors que si on la pose à un autre, un mécanisme se met en marche ? Qu'est-ce qui se relie avec quoi ? Peut-être y a-t-il un certain ordre à trouver... Ces questionnements ne sont pas nouveaux dans mon travail, chaque pièce est l'étape d'une même réflexion. Sans doute s'agit-il d'une interrogation universelle : comment trouver sa place parmi tout le reste ? Dans ce puzzle, extrêmement complexe, suis-je au bon endroit ?

Un thème connexe est également présent dans toute votre œuvre : le mélange, le métissage.

Parler de métissage pose un certain nombre de difficultés, car en employant ce terme, on implique qu'il y a des choses pures dans la vie. Or, je n'en connais aucune. Pour moi, chaque élément est un métissage. Je suis convaincu que chaque chose est constituée de plusieurs autres. Le mélange, c'est la nature, la norme, alors que la pureté me semble être une fiction. Je ne vois pas la réalité autrement que comme une combinaison de choses. La France, comme tous les pays, n'est rien d'autre qu'un grand puzzle, dont la multitude des cultures et des identités constitue la culture française.

Vous êtes vous-même le fruit d'un métissage...

Je suis conscient que mon identité n'est pas anodine. Mais je ne dis pas cela parce que je suis, par mes origines, moitié marocain et moitié belge. Pour moi, la chorégraphie est un outil avec lequel je peux communiquer certaines choses. Et il y a plusieurs choses à l'intérieur de moi qui me connectent aux autres. Je me sens absolument relié à tout ce qui m'entoure. J'ai aussi envie de devenir les autres, que les gens que j'admire me transforment. Comme avec le chant corse, qui ne faisait pas partie de ma culture, des gens m'ont formé et ont, par là même, imprimé quelque chose en moi. Ce sont des maîtres que j'ai envie d'honorer. Cela va bien plus loin que mes origines.

Vous évoquez le mélange des cultures et des identités. Cependant, dans *Puz/zle*, vous semblez vouloir traiter cette question des assemblages et de l'ordre à d'autres échelles.

Dans le prolongement de cet enjeu fondamental – trouver sa place –, je m'intéresse à cette envie et à cette tendance, qui me paraissent partagées par tous, de se propager. Les gens, tout comme les idées, ont vocation à se reproduire, à transformer d'autres gens, à générer d'autres idées. Cette projection de soi sur les autres semble procéder d'un besoin biologique. Aussi bien d'un point de vue physique qu'à un niveau spirituel, l'idée de la reproduction m'intéresse beaucoup. Avec les danseurs de *Puz/zle*, nous avons beaucoup observé ce qui se passe dans le corps humain, au niveau de l'ADN et des chromosomes. Le corps fonctionne sur le principe d'un perpétuel clonage de lui-même, de ses propres cellules. Il se dédouble constamment.

Ce mouvement-là m'interpelle. C'est très abstrait mais, en même temps, tout à fait physique et réel. Nous avons cherché une traduction chorégraphique de ces mécanismes qui opèrent au niveau microscopique.

Cette étude se fera, pour le Festival d'Avignon, dans la Carrière de Boulbon...

J'adore les lieux qui ont une force particulière, un véritable magnétisme. Il peut s'agir d'un espace dans une ville où les gens se rassemblent, où tout s'agrège. Cet intérêt pour la force des espaces a redoublé quand j'ai su que la création de *Puz/ze* aurait lieu à la Carrière de Boulbon pendant le Festival d'Avignon. Ce lieu inspire un certain rituel, une certaine musique. Il nous ouvre des possibles autant qu'il nous oblige. Un peu comme une vague pour quelqu'un qui pratique le surf. Une énergie émane de Boulbon, que l'on a envie d'écouter et d'assumer. J'ai eu ce sentiment en voyant *Urlo* de Pippo Delbono et d'autres pièces là-bas. Par ailleurs, j'aime beaucoup l'accès au site, le parcours pour rejoindre les gradins, comme si nous pénétrions un endroit vraiment magique.

Vous parlez de la musique que peut inspirer la Carrière de Boulbon. Pour *Puz/ze*, vous organisez la rencontre entre le groupe polyphonique corse A Filetta, la chanteuse libanaise Fadia Tomb El-Hage et le flûtiste et percussionniste japonais Kazunari Abe. Comment et pourquoi rassembler ces artistes ?

J'ai déjà travaillé avec Fadia pour la pièce *Origine*. Quant au groupe polyphonique A Filetta, c'est une histoire d'amour de longue date, qui a presque dix ans, puisque nous nous sommes rencontrés en 2003. Il y a un lien très fort entre nous. Leur présence dans *Puz/ze* s'est imposée en écho à ma réflexion sur l'ordre et l'agencement de la diversité : je suis toujours fasciné par la façon dont leurs voix s'imbriquent, par leur capacité à créer une harmonie et à créer un ensemble où, nous y revenons, chacun trouve sa place. Par ailleurs, le groupe A Filetta ne se contente pas de perpétuer des traditions comme on voudrait parfois l'entendre : ils acceptent d'investir d'autres champs musicaux, de poursuivre des aventures plus expérimentales, comme avec le compositeur Bruno Coulais. Ils n'ont pas froid aux yeux et j'apprends ainsi beaucoup avec eux. Je voulais qu'ils rencontrent Fadia Tomb El-Hage, une chanteuse libanaise et, dès le début du travail, le contact est très bien passé. Cette idée de la femme seule face à ces hommes en communauté m'a paru très forte. En les écoutant, on a le sentiment que sept hommes chantent d'une seule voix et que cette femme les chante toutes. Et puis, il y a Kazunari Abe, ce percussionniste japonais qui était présent dans *Babel*. Il joue notamment de la flûte, instrument dont la présence me paraissait très naturelle à Boulbon ; il a également une très belle voix traditionnelle japonaise. Sa musique est à la fois formelle, presque classique, mais aussi très reliée à la nature. Il est resté très longtemps sur l'île de Sado au Japon, dont les paysages ont marqué son art. Savez-vous que, de la même façon, lorsqu'on apprend le chant corse, on vous évoque des images de récifs, de collines, pour mieux vous aider à cerner cet art ? À la Carrière de Boulbon, ils devraient donc tous être pleinement dans leur élément...

Vous mélangez les genres chorégraphiques et musicaux. Vous ne vous interdisez pas non plus quelques références à des standards de la culture populaire, voire commerciale.

C'est la réalité. Il ne faut pas ignorer ce qui se passe ici et maintenant pour honorer le passé. L'un porte vers l'autre et vice-versa. On ne doit pas avoir peur de la culture populaire : je considère qu'il faut la maîtriser et l'assumer, avoir une relation saine avec elle et comprendre qu'elle reflète en partie qui nous sommes. Parfois, dans le champ de la création artistique, certains ne veulent pas admettre que nous sommes traversés par la culture « populaire ». C'est pourquoi j'aime, à doses homéopathiques, y recourir dans mes spectacles. Ce qui est difficile et lourd à porter, c'est que ce type de production culturelle monopolise énormément, on se sent souvent écrasé par la musique de supermarché. Dans *Babel*, nous avons travaillé sur la musique d'un compositeur électropop, Fisherspooner, qui était interprétée sur scène avec des techniques traditionnelles. Ce décalage produisait un trouble, quelque chose d'artisanal. J'aime révéler le côté artisanal de toute chose. Dans *Play*, Shantala et moi interprétons une chanson du dessin animé de Disney, *Aladin*. C'était une manière de faire fondre la glace, de produire un effet inattendu. Nous voulions aussi jouer au music-hall, en nous inspirant de ces scènes où les personnages se mettent soudain à chanter pour exprimer leurs sentiments. Il y a quelque chose de nostalgique là-dedans, dont je n'ai pas honte. Même si je me rends bien compte que les films de Disney peuvent être dangereux s'ils deviennent des repères uniques. Mais il est indéniable qu'ils sont des repères parmi d'autres, que l'on peut déraciner et retransformer.

En 2010, vous avez créé votre propre compagnie, Eastman. Pourquoi ce nom et pourquoi cette nouvelle structure ?

Concernant le nom de la compagnie, l'explication est extrêmement simple : Cherkaoui, mon nom de famille, veut dire « venant de l'Est ». Je pourrais m'appeler Sidi Larbi Eastman. J'aime beaucoup ces effets de traduction, souvent cocasses. Depuis le début de ma carrière chorégraphique jusqu'à 2010, j'ai toujours travaillé au sein d'autres structures : les ballets C de la B, puis le théâtre Toneelhuis à Anvers. Elles ont constitué un cadre confortable de création, mais n'étaient pas toujours idéales pour développer mes envies de collaboration et pour travailler de façon stable et continue avec certains danseurs qui m'accompagnent depuis maintenant plus de dix ans. J'ai pensé cette nouvelle compagnie, Eastman, comme un temple pour mes proches, pour les artistes qui m'entourent. Par ailleurs, d'un point de vue administratif, étant donné la complexité du monde des visas et des migrations, une telle entité facilite les productions. Les gens ne se rendent parfois pas compte à quel point les artistes qui maîtrisent des arts traditionnels de tous les continents peuvent rencontrer des difficultés en termes de mobilité.

Propos recueillis par Renan Benyamina



PUZ/ZLE

CARRIÈRE DE BOULBON

durée estimée 1h30 - restauration possible sur place à partir de 20h - création 2012

10 11 12 13 14 16 17 18 19 20 À 22H

chorégraphie **Sidi Larbi Cherkaoui** scénographie **Filip Peeters, Sidi Larbi Cherkaoui** assistantat à la chorégraphie et répétitrice **Nienke Reehorst**
assistants chorégraphes **Jon Filip Fahlstrøm, Helder Seabra** musique **Olga Wojciechowska** lumière **Adam Carrée** costumes **Miharu Toriyama**
vidéo **Paul Van Caudenberg** conseiller artistique **Damien Jalet**

avec **Mohamed Benajji (Ben Fury), Navala Chaudhari (Niku), Leif Federico Firnhaber, Damien Fournier, Kazutomi Kozuki (Tsuki), Sang-Hun Lee, Louise Michel Jackson, Valgerdur Rúnarsdóttir, Helder Seabra, Elie Tass, Michael Watts**
les musiciens **Kazunari Abe, Fadia Tomb El-Hage** et le groupe **A Filetta**

production Eastman

coproduction Festival d'Avignon, deSingel International Arts Campus (Anvers), Sadler's Wells (Londres), Opéra de Lille, Theaterfestival Boulevard ('s Hertogenbosch), les Théâtres de la Ville de Luxembourg, La Filature Scène nationale (Mulhouse), Festspielhaus (Sankt-Pölten), Festival Equilibrio (Rome), Düsseldorf Festival
avec le soutien de De Warande-Turnhout, des Autorités flamandes et de la Fondation BNP Paribas

Le spectacle sera diffusé en direct sur Arte le 14 juillet.